



ABONNEMENTS

LYON
Un an. 7 fr.
Six mois. 4 »

DÉPARTEMENTS
Un an. 9 fr.
Six mois. 5 »

ÉTRANGER
SELON LES DROITS DE POSTE

Les abonnements sont reçus à partir du 4^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

La bouche parle de l'abondance du cœur : c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES



AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la Vérité n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Sagesse.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes.

(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16.)

Charité.

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

(1. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 1.)

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

DÉFENSE DU SPIRITISME

CONTRE SES DÉTRACTEURS.

(DIX-HUITIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

M. DE MIRVILLE ET SON ÉCOLE.

Une foule de mandements épiscopaux, de sermons dans la chaire catholique et d'instructions dans les temples protestants, beaucoup de brochures, de livres, de journaux inspirés du même esprit antiprogressiste et rétrograde ont condamné au nom de leurs sectes religieuses, la pratique du Spiritisme, voulant conserver chacun à leur église particulière le monopole et le privilège des évocations permises seulement, disent-ils, à leurs prêtres et à leurs ministres. Nous n'allons pas, on le conçoit du reste, les prendre tous un à un pour les réfuter, d'autant plus que ce sont les mêmes arguments partout, vermoulus et surannés, le même bavardage et la même rengaine démonique. Notre intention est de citer presque *in extenso* M. de Mirville; la loyauté et la conscience nous en font un devoir, car c'est un écrivain de talent et d'érudition, le plus rude joueur, et le chef de cette école cléricale, qui aurait certainement été un adversaire terrible contre nos doctrines et en aurait triomphé, si quelque chose pouvait prévaloir contre Dieu et son auguste volonté que nous représentons à cette époque, ayant reçu la mission de préparer l'avènement de l'Esprit. M. de Mirville est le seul en effet qui ait su dire des choses raisonnables contre nous, et qui ait soulevé des objections qui sont spécieuses et ont toutes les apparences de la vérité, sans en avoir la réalité, ce que nos explications et notre réponse feront voir d'une manière décisive. En le choisissant pour entrer en lutte avec lui, nous élisons un contradicteur digne de nous, et qui a su condenser dans un langage habile tous les lieux communs vraiment ridicules dans la bouche de quelques évêques, de quelques prédicateurs catholiques et de quelques ministres protestants. Nous cédon la parole à M. de Mirville, comme on doit le faire courtoisement à celui qu'on se propose de combattre. Nous n'analyserons pas, nous citerons textuellement, en abrégé toutefois. Notre lutteur avoue d'abord la réalité des phénomènes :

A New-York, dit-il, ce sera le savant professeur Bush, qui

nous présentera M. F... comme étant d'une ignorance absolue en fait de langues, et néanmoins écrivain en sa présence et parfaitement, sous l'inspiration d'un Esprit, en hébreu, sanscrit, persan, malais, chinois, espagnol et français.

A Boston, ce sera le professeur Bare, le meilleur chimiste des Etats-Unis qui mécréant décidé se présentera tout-à-coup dans un club, armé d'un petit instrument de sa façon, inventé pour déjouer toutes les fraudes de l'alchimie, et qui, séance tenante, se verra déjoué lui-même ainsi que toutes les lois de sa chimie et confessera généreusement sa défaite.

A Londres, ce sera M. Forster qui (nous en trouvons la preuve non-seulement dans le *Spiritual Magazine*, mais dans les numéros du *Times* et du *Morning-Post* que nous avons sous les yeux) n'a cessé, ce printemps, d'intriguer toute la ville par les phrases qui s'imprimaient d'elles-mêmes et spontanément sur sa peau nue, alors même que les assistants tenaient ses bras garrottés et cataleptisés.

A Paris, ce sera M. Spire ou Squire, que mille témoins très-compétents ont vu tout dernièrement enlever sans les toucher et faire sauter par-dessus sa tête d'énormes tables en chêne massif sur lesquelles on a fini par faire monter un ou plusieurs hommes, sans nuire à l'expérience.

Ailleurs encore, nous aurons dans les airs des accords merveilleux qui nous rappelleront certains concerts angéliques de la tradition, puis des apports d'objets matériels qui, se détachant visiblement des plafonds, arriveront à point nommé sur les genoux de médiums confondus, stupéfaits.

On fatiguerait les lecteurs avant d'avoir épuisé la millième partie de ces phénomènes objectifs, palpables et très-scientifiques constatés, quoique en dehors des corps savants.

Toutefois, on peut dire que ces curieux phénomènes ne comptent que pour peu de chose dans la haute mission qui fait la gloire et le bonheur du Spiritisme moderne. Son ambition est toute autre, et, nous le disons à son honneur, moins curieux du prodige que passionné pour l'invisible, ce sont les âmes elles-mêmes qu'il veut toucher et entendre, aimer en ce monde et retrouver en l'autre, en dépit de l'espace et des temps. Pour lui, ces âmes séparées de l'organisme sont réduites, comme moyen de communication avec nous, à cette enveloppe gazeiforme qu'il nomme le *périsprit*. Or, pourvu que l'on ne confonde pas cette enveloppe fluïdique avec l'esprit lui-même, il n'y a rien là que de très-rationnel et de très-possible. Que les âmes

pleurées puissent encore correspondre avec celles qui les pleurent, que la bonté divine les envoie de temps à autre sur cette terre pour y tarir un moment la source de tant de larmes, pour y donner quelques avertissements secourables, pour soutenir une espérance qui s'éteint, pour amortir une douleur qui écrase, pour soulever quelque peu ce rideau si cruellement épais qui sépare les deux mondes, c'est encore une de ces vérités de foi que le cœur sait pressentir bien longtemps avant que l'esprit ne les connaisse; nous en trouvons d'ailleurs l'application à chaque page de notre Hagiographie catholique.

Rien de tout cela ne fait donc difficulté, mais il s'agit uniquement de savoir s'il existe un procédé et licite et certain pour procurer la plus douce de toutes les consolations à cette humanité désolée, dont tous les jours sont des adieux.

A cette double interrogation, la foi répond que Dieu, se réservant l'octroi de telles faveurs, en dénie la puissance à toutes nos facultés, comme il en défend la poursuite à toutes nos volontés humaines.

Le Spiritisme, lui, pousse la témérité jusqu'à braver cette défense et jusqu'à se targuer de ce pouvoir; et certes pour lui inspirer tant d'audace devant cet antique veto: « Que personne d'entre vous ne demande la vérité aux morts... car il exterminera les nations à cause de ces crimes (1). » il faut que son illusion soit bien forte.

Elle ne saurait l'être davantage, en effet. Nous savons plus d'une veuve consolée à la vue de son mari, plus d'une mère rendue à la vie par les baisers de son enfant, plus d'un ami ranimé par les embrassements de l'ami qu'il regrette. Conçoit-on rien de plus touchant, et que blâmerons-nous donc ici?

Hélas! encore une fois, nous ne blâmerons que *la révolte contre les lois divines*, et nous ne demanderons que la preuve de l'identité des hommes célèbres ou des êtres chéris qu'on nous montre.

PHILALÉTHÉS.

(La suite au prochain numéro.)

LES MÉDIUMS GUÉRISSEURS

(QUATRIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

« Michel Dinsbacher, âgé de vingt-quatre ans, souffrait depuis environ trois ans des douleurs horribles. Il lui était venu à la poitrine un abcès qui avait occasionné la carie. J'ai vu moi-même deux esquilles, qu'on lui avait tirées des os de la poitrine. Ses jambes aussi étaient dans l'état le plus pitoyable. Il ne pouvait s'appliquer à aucune espèce de travail. Le prince De Hohenlohe ayant prié pour ce malheureux, sur-le-champ il s'est trouvé en état de se servir de ses membres. Peu de jours après il était aux champs à labourer.

« Dans la maison de M. le conseiller aulique Martin se trouvait un homme boiteux, qui implora le secours du prince. Celui-ci alla le voir, pria pour lui, et lui dit que s'il avait de la foi, il pouvait jeter ses béquilles et descendre l'escalier en haut duquel il se trouvait. La parole n'eut pas été plus tôt dite, que cet homme jeta ses béquilles, se tint droit devant nous, et descendit l'escalier. Alors il leva les mains au ciel, et rendit grâce à Dieu de sa guérison.

« Un homme d'environ cinquante ans, nommé Bramdel, se fit apporter par six hommes de Carlstadt dans la cour de Stanf-

femberg. Ses bras et ses jambes étaient paralysés au point qu'ils pendaient comme les membres d'un mort, et il avait tout le corps pâle comme celui d'un mourant. Le prince l'excite fortement à ranimer sa foi, et réussit à le sauver. Le malade recouvra l'usage de ses pieds et de ses mains, et se leva parfaitement guéri. Tous les témoins de cette merveille furent saisis d'étonnement. Pénétrés d'une religieuse frayeur, ils se mirent à genoux et en prières.

« J'ai été témoin de toutes ces cures. D'autres m'ont été attestées par des personnes qui les avaient vues elles-mêmes. Voici quelques-uns de ces faits.

« Un étudiant de Burglaner, près Murmerstadt, avait perdu depuis deux ans l'usage des jambes. On l'amena dans une charrette. Le prince alla l'y trouver, fit sa prière, et lui dit de se lever. La première fois le malade ne put se lever. Le prince renouvela sa prière, alors le malade se sentit délivrer des douleurs qu'il ressentait, mais il ne pouvait encore se tenir sur ses jambes. Le prince pria une troisième fois, et le jeune homme se trouva parfaitement guéri.

« La fille de M. Menth souffrait, depuis neuf mois, de vives douleurs à un pied, dont les os étaient cariés. On ne voyait point d'autre remède que l'amputation. Elle eut recours au prince, qui pria pour elle et obtint sa guérison.

« Les cures opérées par lui sont stables, les malades sont réellement guéris. Leur guérison a soutenu l'épreuve du temps.

« Si quelqu'un voulait élever des doutes sur la réalité des cures opérées par le prince De Hohenlohe, il devrait venir ici consulter mille autres témoins oculaires comme moi, voir et entendre. Nous sommes disposés à donner tous les éclaircissements qu'on pourrait désirer. La réalité des faits étant bien établie, que reste-t-il à faire, si ce n'est d'admirer l'efficacité de la foi, et d'adorer Celui de qui elle obtient tant de merveilles. »

Il est fait mention dans *La Vérité* du 21 octobre, de la guérison du prince royal de Bavière. Lui-même a rendu publiquement témoignage de ce fait et d'autres semblables, par la lettre suivante, écrite à M. De Seinsheim, et imprimée plusieurs fois.

« Mon cher comte,

« Il se fait encore des miracles. Les dix derniers jours du « mois dernier, on se croyait dans Wurtzbourg au temps des « apôtres. Les sourds entendaient, les aveugles voyaient, les « boiteux marchaient librement, non point par les secours de « l'art, mais par le moyen de quelques courtes prières et par « l'invocation du nom de Jésus. Le prince De Hohenlohe ne « demandait que la foi de Jésus-Christ, la foi en son pouvoir « de guérir les malades, si c'était sa volonté. La foi était une « condition indispensable.

« Le 28 au soir, on portait déjà à plus de soixante-dix le « nombre des personnes guéries de tout sexe, de tout âge, de « toute condition, depuis la plus basse classe du peuple jus- « qu'à un prince du sang, qui sans aucun moyen extérieur a re- « couvert, le 27 à midi, l'ouïe qu'il avait perdue depuis son « enfance. Cette cure s'est opérée par une prière qu'a faite « pour lui, pendant quelques minutes, un prêtre qui n'a guère « plus de vingt-sept ans, le prince De Hohenlohe. Quoique je « n'entende pas aussi bien que la plupart des personnes qui « m'entourent, il n'y a point de comparaison entre mon état « actuel et ce qu'il était auparavant. D'ailleurs je m'aperçois « que de jour en jour j'entends plus clair.

« Dans mon antichambre, en présence de M^{me} De Grasvens- « renth, le prince prononça deux fois sans succès sa prière sur « une femme qui depuis vingt-cinq ans était aveugle. Il ne « voulait pas réitérer; mais sur les pressantes sollicitations de « cette femme, il pria une troisième fois, et elle recouvra la « vue. Une autre personne reçut la même grâce, en présence « de M. Lichtentaler, mon bibliothécaire. Je vous cite ces « deux exemples, choisis sur un grand nombre d'autres, tous « aussi frappants et aussi bien avérés.

« J'ai à présent l'ouïe très-délicate. Vendredi dernier la

1) DEUTÉRONOME, ch. XVIII, v. 10, 11 et 12.

« musique de la troupe qui défilait sur la place, en face du
« château, me frappa si fort le tympan, que je fus obligé pour
« la première fois de fermer la croisée de ma tribune.

« Les habitants de Wurtzbourg ont témoigné, par les accla-
« mations les plus vives et les plus sincères, le plaisir que leur
« a fait ma guérison.

« Vous pouvez communiquer ma lettre et en laisser prendre
« des copies aux personnes qui le désireront.

« Bruckneau, 3 juillet 1822.

« Louis, prince royal. »

Une autre lettre, adressée par le médecin Malfatti à une de ses
malades, qu'il n'avait pu guérir, contient les lignes suivantes :

« Madame la comtesse,

« Dieu veuille agréer les vœux que je fais pour votre réta-
« blissement. Lui seul peut guérir là où l'œil humain se trouble,
« et suppléer à sa faiblesse. J'en ai eu des preuves étonnantes
« à Wurtzbourg, où j'ai voyagé l'été passé, et d'où je suis re-
« venu vraiment édifié et pénétré. Combien j'ai pensé à vous,
« en ce temps où j'étais témoin des faits extraordinaires qui
« s'opéraient ! Ces faits sont vrais, même pour les médecins
« impartiaux et sincères. A votre retour, je vous conseille d'y
« aller. Ce conseil est appuyé sur ma conviction.

« Vienne, 7 janvier 1822.

« Malfatti. »

Le prince Charles De Hohenlohe-Bartenstein, écrivant à son
père, le 18 août 1821, l'informe des merveilles de Wurtzbourg
et de plusieurs autres. Voici un extrait de sa lettre.

« A peine de retour de mon voyage en Hesse, je m'empresse
« de vous faire part des choses extraordinaires qui, depuis la
« mi-juin, ont été opérées tant à Wurtzbourg qu'à Bamberg et
« à Bruckneau, par mon cousin Alexandre De Hohenlohe, prê-
« tre, conseiller de l'Archevêché de Bamberg. Des guérisons
« miraculeuses ont eu lieu sur plus de cinq cents personnes,
« aveugles, estropiées, paralytiques, sourdes, muettes, ou
« affligées de cancers incurables, et cela par la seule invocation
« du saint nom de Jésus et par l'effet d'une foi entière en sa
« grâce et en sa miséricorde.

« La guérison subite de la jeune princesse Mathilde de
« Schwarzenberg, âgée de dix-sept ans, qui depuis bien des
« années était tellement paralysée, qu'il lui était impossible de
« mouvoir un pied, a été guérie la veille de la Fête-Dieu, par
« Alexandre, conjointement avec son disciple, le sage et ver-
« tueux villageois Martin-Michel d'Untervittichausen. Ce mira-
« cle a été l'effet d'une ferme confiance en l'invocation du saint
« nom de Jésus. Mais l'effet a été si prompt, que la jeune prin-
« cesse s'est trouvée en état de suivre le lendemain la proces-
« sion solennelle du Saint-Sacrement, à Wurtzbourg.

« C'est de la même manière que s'est opérée la guérison du
« prince royal de Bavière, qui a été subitement délivré de
« sa surdité et de la difficulté qu'il éprouvait à s'exprimer. Ces
« deux guérisons furent suivies aussitôt de plus de soixante-
« dix autres à Wurtzbourg, où le vertueux prêtre continua ses
« cures miraculeuses.

« Mais à Bruckneau, où j'ai eu le bonheur d'être témoin de
« la plus grande partie des guérisons, l'on en compte plus de
« quatre cents opérées dans le courant du mois de juillet,
« dans la chapelle de l'endroit. Il y a plus de soixante béquilles
« déposées dans cette chapelle, et le nombre en augmente de
« jour en jour.

« J'ai éprouvé un sentiment bien profond de surprise et
« d'émotion, lorsque j'ai été témoin de la guérison subite et
« parfaite de six hommes tout-à-fait sourds, qui à la seule
« invocation du saint nom de Jésus, ont été complètement guéris
« Deux paralytiques ont recouvré à l'instant l'usage de leurs
« membres. La lumière a été rendue à deux aveugles, et la
« parole à un muet.

« Je me borne pour le moment à ce peu de détail. Je ne né-
« gligerai pas de vous faire part, dans la suite, des documents
« et des écrits qui paraîtront sur ces événements extraordi-
« naires. »

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

LA MORT C'EST LA LUMIÈRE.

Il vient de paraître, il y a quelques semaines, chez Dentu,
un livre intitulé : *La mort c'est la lumière*, par Edgard-Eugène
Martel. Ce livre offre un grand intérêt pour notre doctrine, c'est
pourquoi nous croyons être utile à nos lecteurs en leur en
donnant ici une analyse.

La mort, selon M. Martel, n'est que le commencement d'une
nouvelle existence, c'est pour les hommes l'espérance de « re-
naître glorieux et triomphants dans une contrée meilleure, dans
un milieu plus pur, où, sans cesse ils progresseront en sagesse
sous le sublime regard de Dieu » (p. 18).

Dans la première partie de son livre, l'auteur recherche
quelles étaient les idées des anciens sur la vie future, et, comme
tous ceux qui ont étudié cette importante question, M. Martel
trouve que les idées des divers peuples de la terre ont entre
elles, au fond, une singulière conformité.

Chez les Perses, d'abord, on croyait que les âmes humaines
vont, après la mort, les unes dans des régions bienheureuses,
les autres dans des contrées malsaines où elles souffrent en
expiation de leurs fautes. Mais après un certain nombre de siè-
cles, « le ciel supérieur » sera ouvert, les lieux de souffrance
seront abolis et tous les hommes, égaux devant Ormuzd, seront
heureux pour toujours.

Chez les Indiens, nous trouvons à peu près les mêmes
croyances :

« Dans les cieux supérieurs, disent les Védas, revêtues d'un
corps subtil, les âmes brillent comme des astres au milieu de
l'éther.

« Dans les cieux inférieurs, nourries par le Dieu Indra, la
faim et la soif peuvent les tourmenter. Sur la terre, sous leur
enveloppe humaine ou animale, les âmes sont sous la domina-
tion de la déesse du mal nommée Kali » (p. 32).

En un mot, les croyants de Bouddha et de Brahma espèrent
fermement « revivre après cette vie et arriver, après une plus
ou moins longue métempsycose, dans le sein de l'Être parfait. »

Faut-il rappeler les notions que les populations de la Grèce,
du temps d'Homère, avaient sur la vie future : ici encore même
conformité. On n'a qu'à lire l'*Illiade* et l'*Odyssée* et l'on verra
que les âmes des méchants étaient, dans des vies postérieures,
tourmentées et punies, et que celles des bons et des justes
jouissaient dans les champs-élysées d'un bonheur inaltérable.

Si nous consultons ensuite les philosophes des plus beaux
siècles de la Grèce, nous constatons encore les mêmes idées.
Platon croyait que, quand nous arrivons sur la terre, nous
avons déjà parcouru un certain nombre d'existences, et qu'après
la vie nous jouirons d'une vie heureuse ou malheureuse
selon notre conduite, et qu'ainsi les hommes obtiennent « des
récompenses ou des peines temporaires dans un cercle indéfini
d'existences » (p. 36).

A Rome, ce sont encore les mêmes doctrines : lisez l'*Enéide*
et vous verrez les notions de punition et de récompense dans
des existences futures ; lisez l'admirable traité de philosophie
de Cicéron, le *Songe de Scipion*, vous y trouverez encore,
exposée dans un magnifique langage, la doctrine de la transmi-
gration des âmes dans ces astres qui brillent au-dessus de nos
têtes et qui doivent un jour nous servir de demeures. Dans la
Vie d'Agriola, Tacite termine par une belle péroraison dans
laquelle il développe des idées analogues sur les existences
futures de l'âme.

Les Carthaginois croyaient aussi à la pluralité des existences
des âmes. Voici ce que Schahabarin, grand prêtre de la *Rabenna*
dit à ce sujet à Salammbô : « Après cette vie, ton âme languira,
légère comme une vapeur qui se balance sur les flots, et, après
des épreuves et des angoisses plus longues, tu t'en iras dans

le foyer du soleil à la source même de l'intelligence. »

De là, passant à la religion de nos ancêtres les Gaulois, M. Martel expose leurs croyances sur la renaissance des âmes et leur transmigration dans les astres où les Druides plaçaient nos demeures futures.

Puis, après avoir montré cette magnifique unité dans les croyances fondamentales de tous les peuples et de toutes les religions, l'auteur fait sa profession de foi. « Nous sommes, dit-il, de ceux qui croient que sur cette terre s'écoule notre première (pourquoi première?) existence, et que si les planètes sidérales sont habitées, elles ne peuvent l'être que par nos âmes, qui trouvent dans leur milieu un nouveau principe de vie, une nouvelle flamme pour allumer leur flambeau intellectuel » (p. 45).

M. Martel croit donc fermement à la pluralité des existences de l'âme, et à leur purification nécessaire dans plusieurs purgatoires avant d'atteindre le bonheur complet. Ici je cite textuellement les paroles de l'auteur : « Nous plaçons dans les astres le séjour des âmes après la mort... Il nous semble impossible, d'un côté, qu'au sortir de cette vie une âme soit assez pure, assez dégagée de toute trace terrestre pour aller, tout de suite, habiter le paradis, et, de l'autre, qu'une âme soit assez criminelle, assez souillée pour être immédiatement plongée dans l'enfer éternel... Nous admettons donc plutôt une série de *purgatoires*. Dieu est tellement au-dessus de nous, que des siècles seuls pourront nous rapprocher de lui. Or, au sortir de cette vie, nous passons dans une autre planète pour prendre sans doute, une forme nouvelle et y commencer une autre existence, à laquelle succédera une série d'autres vies plus ou moins heureuses, selon que nous aurons, pour le mieux, racheté nos fautes, selon que nous aurons fait plus d'efforts pour, autant que possible, atteindre à la perfection et, par conséquent, tendre de toutes nos forces vers Dieu, le bien parfait. » (p. 146)

Bien plus, conforme en cela avec la croyance spirite, M. Martel admet que notre terre est destinée à devenir un monde meilleur, grâce à la bienfaisante action du progrès. « L'homme marche, dit-il, il s'avance lentement, c'est vrai, mais il s'avance partout, et si, comme nous l'espérons nous tous, soldats de l'idée libérale religieuse, l'homme est toujours placé sous l'œil vigilant et protecteur de Dieu, dans des millions de siècles, quand depuis des torrents d'années, avec notre génération, nous aurons quitté ce globe pour aller ailleurs continuer notre mission, cette terre se reposera peut-être sous les ombrages sacrés du progrès, délivrée des lâchetés et des ignominies, calme, tranquille, saintement confiante dans les impénétrables desseins de Celui qui règne à jamais dans l'éternelle création. » (p. 85.) Voilà de belles paroles et de bonnes doctrines. Pourquoi faut-il que, quelques lignes plus loin, l'auteur mêle le nom du Spiritisme à celui des frères Davenport, les enveloppant dans une même ironie. Le Spiritisme n'est nullement responsable des bévues des charlatans qui couvrent leurs pièges de son nom. Oseriez-vous joindre le nom de Tartuffe à celui de Saint-Vincent-de-Paul ou de Fénelon? Nous espérons donc que dans une prochaine édition, l'auteur fera disparaître ces quelques lignes qui jurent, par le manque de logique et de vérité, avec le reste de l'ouvrage, et qu'il cessera de regarder comme une « aberration » une doctrine dont il professe la plupart des principes. M. Martel, en effet, est plus d'à-moitié spirite : encore un effort, un tout petit effort et il sera des nôtres. Ses principes sont bons, excellents, mais il s'arrête en chemin. Il semble craindre de regarder la vérité face à face ; il hésite à tirer les conséquences de ses prémices. Quand une fois on est dans la route de la vérité, il faut aller jusqu'au bout sans crainte, car c'est là qu'on trouvera la félicité et le bonheur.

V. CHARLOT.

FAITS DIVERS.

LES MARIAGES PRÉÉTABLIS. — On lit dans un article sur la *Géographie des précieuses*, publié par la *Revue du XIX^e siècle* (du 1^{er} août 1866), le passage suivant :

« En 1761 Jean-Jacques Rousseau écrivit la *Nouvelle Héloïse*, où il fut révélé que les âmes d'Héloïse et de Saint-Preux s'étaient connues dans une vie antérieure. Aujourd'hui ce fait est acquis à la science. Grâce aux découvertes quotidiennes qui sont venues prouver cette révolution surnaturelle, on sait très-bien que les âmes des amoureux futurs échangent là-haut des serments de constance éternelle, et que Dieu lui-même, s'occupant sérieusement de leur bonheur, les choisit, les appareille, les bénit et les marie deux à deux. Hélas ! la difficulté est de se retrouver ici-bas ! Quelquefois la sœur de notre âme est à 315 lieues d'ici. Quelquefois elle est morte — morte comme celle que n'a jamais trouvée Lord Byron, et qui était peut-être M^{lle} de Lespinasse, cette pauvre âme altérée d'amour qui n'a jamais pu rencontrer sa jumelle. — De là tant d'existences douloureuses, de cœurs consumés dans l'attente, qui s'appellent à grands cris d'un bout du monde et des siècles à l'autre, et qui ne peuvent se répondre ! De là aussi tant d'unions si soudaines et de si ravissantes extases, tant de sympathies ardentes qui ne sont que des ressouvenirs. Nous sommes tous veufs de là-haut, il s'agit de nous remarier avec l'ange perdu. »

UN RÊVE RÉALISÉ. — On lit dans le *Soleil* (26 août 1866) :

« Le *Sum* cite un *singulier* exemple de la réalisation d'un rêve. « La mère d'un enfant employé dans une mine de charbon, dans le *sunderland*, rêva que son fils était tué en travaillant. Ce rêve produisit sur elle une telle impression qu'elle refusa de le laisser aller à son travail ce jour-là. Le lendemain néanmoins l'enfant se rendit à la mine, selon son habitude, et une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'il succombait à un accident. »

Chaque jour les journaux enregistrent des faits de ce genre qu'ils se contentent de qualifier de *singulier*. En effet, rien au monde, en dehors du Spiritisme, ne peut en donner l'explication. Ce sont des événements singuliers, étonnants, prodigieux, miraculeux, etc., mais voilà tout. Pour le spirite, au contraire, c'est un fait naturel (c'est-à-dire dans la loi de la nature), normal, dont la cause ni la raison ne lui sont inconnues. Il ne s'étonne pas de ces choses, parce qu'il les connaît. Qu'on vienne dire après cela que le Spiritisme n'apprend rien, que ce n'est pas un progrès. On comprend que les apôtres de l'immobilisme décrient le Spiritisme, mais l'on s'étonne de voir les amis du progrès renier une doctrine qui contient en elle les germes de tout progrès.

L'ASSASSIN PHILIPPE OBSÉDÉ PAR LES ESPRITS. — Avez-vous, cher lecteur, suivi les détails effrayants de l'horrible affaire de Philippe, prévenu de cinq assassinats ?

Je signale à votre attention ces quelques réflexions que fait l'*Indépendance Belge* (du 2 juin 1866) sur le trouble qui s'empara de Philippe quand il eut consommé tous ses crimes. — A partir de ce jour, dit l'*Indépendance*, son sommeil fut interrompu par des *visions effrayantes* ; les habitants de la maison Demasener l'entendirent la nuit pousser des cris épouvantables, comme s'il eût vu se dresser devant lui quelque sanglante apparition. Il se flattait d'avoir échappé à un danger qu'il ne faisait pas connaître. Enfin il cherchait à noyer dans un redoublement d'ivresse le souvenir de ses crimes et les révoltes de sa conscience.

Mais les victimes persistent à venir se placer devant lui toutes baignées de sang, mais il revoit toutes ces malheureuses qu'après avoir couvert d'ignominies, il a impitoyablement égorgées ; les Esprits viennent le tourmenter dans son sommeil : c'est le commencement de sa punition, c'est le sort réservé aux méchants.

Pour tous les faits divers : V. CHARLOT.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.